

—Il me serait difficile et... pénible d'empêcher ces braves gens de se réjouir en un pareil jour.

Et se tournant vers le comte :

—Mon cher gendre, ajouta-t-il, il y a là-bas, comme ici, une jeune mariée dont le repas de nocce va avoir lieu dans l'établissement qui se trouve en face de mon parc, de l'autre côté de la route. Cette mariée est la petite fille d'une excellente vieille femme que connaissait bien Mme de Bussièrès, votre tante...

—Mais, l'interrompit le comte, puisque vous les connaissez, ces gens-là, on pourrait tenter auprès d'eux une démarche.

—Je m'y oppose, mon père ! exclama Sophie en faisant un brusque mouvement pour se redresser. J'espère, ajouta-t-elle en s'animant, qu'on n'empêchera pas nos voisins de se réjouir.

Un léger incarnat montait maintenant à ses joues tout à l'heure encore si décolorées.

—Du reste, fit-elle en essayant de sourire, je vais déjà mieux.

Rassurés par ces paroles, M. d'Anglemont et le comte se retirèrent, tandis que le docteur Appyani, au moment de sortir, enveloppait dans un regard profond la comtesse de Bussièrès et Charlotte.

Comme si elle n'eût attendu que le départ des trois hommes, Sophie se leva aussitôt, en proie maintenant à la plus grande agitation.

—Charlotte, dit-elle, ouvrez toute grande cette croisée.

La servante obéit tout en affirmant que les arbres empêcheraient de voir sur la route.

La comtesse s'était néanmoins dirigée vers la fenêtre.

Au dehors le tumulte augmentait ; les cris de joie succédaient aux braves exclamés avec accompagnement de battements de mains.

A un moment donné, Mme de Bussièrès put entendre distinctement ces mots que le vent lui apportait par-dessus les arbres du parc : « V'là la mariée !... Vive la mariée ! »

Charlotte se tenait maintenant derrière sa maîtresse.

L'agitation qu'elle voyait chez Sophie l'alarmait autant que l'avait effrayée tout à l'heure la défaillance qui venait de prendre fin.

N'ayant pas eu le temps d'apprendre ce qui s'était passé au sortir de l'église, elle s'étonnait à présent de cette indisposition subite.

Mais sa surprise devait augmenter encore quand Mme de Bussièrès, se tournant tout à coup vers elle, elle lui dit d'une voix frémissante :

—Charlotte, je veux voir Marie-Jeanne !... Il le faut ! Il le faut absolument !

Les yeux de la jeune femme avaient pris une expression si ardente, sa voix tremblante indiquait une si violente émotion que Charlotte demeura un moment stupéfaite.

Puis se remettant :

—Elle viendra peut-être tout à l'heure pour vous féliciter, dit-elle. La mère Catherine l'enverra probablement. Elle a tant de respect pour votre père, et d'affection pour vous !

Sophie réfléchissait. Au bout d'un instant et comme se parlant à elle-même :

—Il le faut ! murmura-t-elle.

Charlotte avait saisi l'exclamation.

—Vous verrez Marie-Jeanne plus tard, dit-elle d'une voix émue. Mais c'est impossible en ce moment, dans l'état où vous êtes !... Plus tard, je vous accompagnerai moi-même chez la mère Catherine.

Elle parlait à sa maîtresse avec la familiarité qu'autorisait le profond dévouement qu'elle lui portait.

Pour la décider à prendre le repos qu'avait si expressément recommandé le médecin, elle s'empara d'une des mains de la comtesse et, passant son bras autour de la taille de la jeune femme, elle essaya de l'entraîner doucement vers la chaise longue. Mais, à ce moment, un fait étrange se produisit tout à coup. Charlotte, après avoir fait quelques pas, s'arrêta brusquement et se tint raide, immobile, comme si quelque ressort mystérieux se fût brisé en elle. Sa main laissa s'échapper celle de la comtesse. On eût dit que cette femme si affectueuse, si dévouée, s'était subitement désintéressée de la situation où se trouvait sa maîtresse bien-aimée et qu'une invincible préoccupation venait de la captiver tout entière.

Soudain elle tourna les yeux du côté de la porte qui s'était entrebâillée sans bruit.

Une exclamation qu'elle allait pousser expira sur ses lèvres et, de nouveau, elle demeura comme frappée de stupeur, clouée sur place.

Mme de Bussièrès, toute à sa douleur, ne s'aperçut de rien. Elle continua de marcher en chancelant dans cette chambre qui devait être sa chambre nuptiale et qu'on avait ornée de fleurs.

Puis ses yeux s'arrêtèrent sur le prie-Dieu placé au pied du lit.

Lentement elle alla s'y agenouiller et, le front appuyé sur ses mains jointes, elle pria...

Elle pria pour celui dont la pensée n'avait cessé de hanter son âme et dont elle ignorait le sort.

Alors son sein se dégonfla comme si Dieu, écoutant sa prière, eût consenti à mettre un terme aux souffrances qu'elle endurait.

Des larmes montèrent à ses paupières et, se détachant des cils

roulèrent sur le bouquet de fleurs d'oranger attaché à son corsage.

Après un instant, comme elle se relevait, il lui sembla entendre du bruit et elle tourna instinctivement ses regards vers la porte.

Puis presque aussitôt elle regarda Charlotte comme pour l'interroger ; mais le visage de la gouvernante ne trahissait aucune surprise et Mme de Bussièrès crut qu'elle s'était trompée.

Il n'en était rien cependant. Le docteur Appyani avait, en effet, par l'entre-bâillement de la porte ouverte sans bruit, assisté à la scène, sans que Charlotte, obéissant passivement à la volonté du médecin, eût pu pousser un cri, prononcer une parole pour donner l'éveil à sa maîtresse.

Et tout en se retirant, le docteur Appyani se disait, parlant de la comtesse de Bussièrès : « Cette femme a un secret que je découvrirai ! »

Un sinistre sourire crispait ses lèvres.

Il semblait qu'à ce moment toutes les mauvaises passions se fussent éveillées en lui, violentes, acharnées, pour lui faire concevoir les plus odieuses machinations.

Et de fait cet homme ne rêvait rien moins que le malheur de cette jeune femme que son mariage avec Jules de Bussièrès venait de faire millionnaire.

Oui, le misérable, que le comte de Bussièrès croyait être sincèrement son ami, allait désormais marcher droit au but qu'il se proposait, prêt à renverser tous les obstacles, à vaincre toutes les résistances.

Revenons à la comtesse de Bussièrès et à cette étrange créature qui réunissait en soi les sentiments de l'ange gardien et les instincts de chien de garde.

Comment cette Charlotte dont le visage sérieux, presque sévère, dénotait à la fois l'énergie, la droiture, l'honnêteté rigide, était-elle tombée sous la domination absolue du docteur Appyani ? comment cette femme toute de dévouement et d'affection pour ses maîtres et dont la tendresse pour Sophie d'Anglemont ne s'était jamais démentie, en était-elle arrivée à subir toutes les volontés du médecin ?

A quelle mystérieuse influence obéissait-elle ?

C'est ce que l'on saura plus tard.

Pour l'instant il nous suffira de dire que Charlotte allait bientôt, sans en avoir conscience, servir les audacieux projets du docteur Appyani.

Le médecin et Jules Bussièrès s'étaient liés depuis longtemps et cette liaison était devenue, d'année en année, plus étroite. Aussi, dès qu'il avait été question de son union, le comte avait-il présenté son ami Appyani à M. d'Anglemont.

La célébration du mariage ne devant avoir lieu que quelques mois après les fiançailles, le docteur Appyani avait eu grandement le temps de s'implanter solidement dans la future famille du comte de Bussièrès.

Il possédait, aux yeux de M. d'Anglemont, une précieuse qualité : il jouait au whist, et quand il prenait fantaisie au père de Sophie de faire quelques robs, on dépêchait bien vite un domestique auprès du docteur, qui accourait aussitôt.

En l'absence du valet de chambre François, c'était souvent Charlotte que l'on chargeait de prévenir le docteur et, chaque fois, elle revenait de la demeure du médecin dans un état d'agitation dont elle ne pouvait s'expliquer la cause.

On verra bientôt comment avait procédé Appyani pour faire de la servante de M. d'Anglemont un sujet qu'il voulait soumettre à de mystérieuses expériences.

L'occasion se présentait, pour lui, de mettre, une fois encore, à l'épreuve l'entière docilité de son sujet.

Après avoir prié, Sophie éprouva un soulagement aux mortelles inquiétudes qui venaient de l'assiéger.

Assise sur la chaise longue, elle parcourait du regard l'intérieur de cette chambre nuptiale où elle était née et dont chaque meuble lui rappelait les souvenirs de son enfance.

On l'avait couchée bien souvent sur cette même chaise longue, à l'heure des siestes enfantines !

Et ce lit tout frais dans ses garnitures de dentelles, elle s'en était bien souvent approchée, marchant sur la pointe des pieds afin de ne pas réveiller sa mère malade, assoupie dans un de ces moments de répit que lui laissait la souffrance !

C'est à genoux sur ce prie-Dieu qu'elle avait, enfant, répété mot à mot la prière que lui enseignait cette mère chérie, aujourd'hui au ciel !

Alors aux souvenirs d'enfance succédaient ceux de la jeune fille, souvenirs émus des jours de tristesse et de deuil.

S'absorbant plus profondément dans cette évocation du passé, elle en parcourait, par la pensée, toutes les étapes douloureuses, retrouvant les impressions jadis ressenties, les émotions qui avaient remué son âme et aussi les douces consolations qui, parfois, étaient venues adoucir l'amertume de ses chagrins !

Ces consolations, c'était Charlotte qui les lui prodiguait avec une